



Histoire de ma mort d'Albert Serra

Le cinéaste catalan ose le cross-over Casanova vs Dracula dans un trip contemplatif foudroyant de beauté.

Un conseil, d'abord. A ceux qui ne jurent que par le cinéma utilitaire, par les récits linéaires et leurs enchaînements implacables de causes et d'effets, par la nécessité et la transparence d'un discours, à ceux-ci, fuyez *Histoire de ma mort*. Tout dans le nouveau film du Catalan Albert Serra vous fera horreur : ses plus de deux heures de déambulations rêveuses et oisives, ses personnages strictement indéchiffrables ou encore sa manière de ne rien distinguer vraiment. Les esprits moins rétifs pourront à l'inverse apprécier ce que le cinéma

n'ose ou ne peut plus produire si souvent : de la fascination, du danger, de l'improptu et du style, enfin.

Dans la continuité de ses deux précédents films, les superbes *Honor de cavalleria* et *Le Chant des oiseaux*, Albert Serra persévère dans l'arte povera et s'approprie ici une figure mythologique dont il entreprend de raconter le versant apocryphe, en l'occurrence le célèbre libertin Casanova. On le découvre vieillissant et fatigué, livré dans son château XVIII^e siècle à ses préoccupations ordinaires : boire, manger, lire, converser sur les droits de l'homme, baiser et déféquer tout en hurlant de plaisir.

un retour à l'état primitif qui voit Casanova succomber aux forces des ténèbres sous l'influence du comte des Carpates

Histoire de ma mort aurait pu s'arrêter là, au seuil de la chambre de Casanova, à ce chapelet de scènes jubilatoires ou inconfortables qui assument une sorte d'idéal punk de la gratuité, de beau geste sans conséquence. Mais Albert Serra a de plus grandes ambitions et entraîne son héros licencié dans un road-movie contemplatif qui le mène jusqu'en Transylvanie, où il se confronte à un autre héros littéraire, Dracula en personne. Du libertin au vampire, de l'hédoniste érudit au monstre occulte, des Lumières au siècle du romantisme, c'est le glissement entre deux mondes, deux époques et deux régimes esthétiques que met en scène *Histoire de ma mort* dans un dépouillement absolu. Composé de blocs séquentiels à l'effet d'envoûtement inouï, il dessine ainsi un lent mouvement de dérive, un retour à l'état primitif qui voit Casanova succomber aux forces des ténèbres sous l'influence du comte des Carpates.

Sur cette piste du film de possession, lointainement inspirée de l'imaginaire horrifique, Albert Serra déploie une atmosphère de terreur lo-fi et apporte quelques nuances noires à son cinéma, ici presque entièrement délié de la verve bouffonne que manifestaient ses précédents longs métrages. Il radicalise son geste, exclut toute séduction, au risque d'une certaine raideur, et atteint en même temps une maestria formelle saisissante, qui l'inscrit dans la famille des grands filmeurs hantés, de Béla Tarr à Alexandre Sokourov. Ce sont des longues scènes de sacrifices d'animaux saisies sous la lueur du feu, des natures mortes évoquant la peinture flamande, des jeux d'ombres et ce noir profond qui aspirent la mise en scène d'Albert Serra, un cinéaste vaudou dont les visions macabres imposent durablement leur charme vénéneux. **Romain Blondeau**

Histoire de ma mort d'Albert Serra, avec Vicenç Altaió, Lluís Serrat (Esp., Fr., 2013, 2 h 28)
lire aussi le portrait d'Albert Serra p. 64